

JULIO LE PARC AU CANOË

Julio Le Parc, *L'Œuvre infinie*, album, 2021.
Julio Le Parc, *Dessins au téléphone ou pas*, album, 2024.
Fanny Relier, *Une journée dans la rue*, essai, 2023.

EN COÉDITION AVEC EXILS

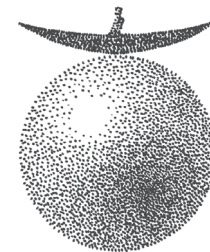
Julio Le Parc, Sois artiste et tais-toi !, album, 2018.
Martha Le Parc, album, 2018.
Julio Le Parc, grande monographie, 2019.

Couverture : Julio Le Parc.
Suivi de fabrication : Alice Rousseau.
© Éditions du Canoë, Bourg-sur-Gironde, 2025.

Julio Le Parc

Le Viscache

Traduit de l'espagnol par C. L.
Préface d'Olivier Salon



Éditions du Canoë

PRÉFACE

Voilà : je m'étais mis en tête d'écrire un conte ; non pas un conte enfantin, plutôt un conte universel, avec une touche métaphysique. Mais il me manquait une idée.

En France, nous avons eu ce conteur magnifique, qui se nommait Blaise Cendrars, et j'aurais bien volontiers pris un verre en sa compagnie dans un café... Dans une vie ultérieure, peut-être.

Les Sud-Américains sont aussi très forts pour raconter des histoires (je pense au Chilien Francisco Coloane, au Mexicain Juan Rulfo, à l'Argentin Ernesto Castro, à l'Uruguayen Horacio Quiroga...).

Je songeai soudain à demander conseil à un ami, lequel avait la bonne idée de s'appeler Julio Le Parc. Je me disais que sa sagesse et son optimisme légendaires, ainsi que sa propre histoire, marquée par l'Argentine, sauraient me donner quelques pistes.

J'allai donc voir Julio Le Parc. Il travaillait comme à l'accoutumée dans son bureau, au milieu de vastes chantiers, de multiples projets et de quatorze couleurs (quatorze, comme neuf plus cinq, car Julio avait alors 95 ans). Il me reçut de son sourire entier et de son œil en vrille, rehaussés d'une paire de lunettes dont les verres teintés surplombaient le regard, comme s'il chaussait une paire de petites ombrelles pour les yeux. À peine étais-je installé devant lui qu'une espèce de chinchilla me fila entre les jambes : il se passait toujours quelque chose de singulier quand je rendais visite à Julio. « Tiens, un chinchilla ! » murmurai-je in petto. « Ce n'est pas un chinchilla, sourit Julio, c'est une viscache. » « Ah ! » répondis-je avec à propos. J'avais déjà vu des viscaches, lors de mes voyages en Bolivie, en Argentine, au Chili et au Pérou, ces espèces de gros lapins rembourrés qui vivent dans la Cordillère des Andes.

— Voilà, je suis en panne, comment démarre-t-on un conte ? interrogeai-je Julio.

Julio sourit encore plus largement qu'à l'accoutumée. Ses yeux prirent une expression réfléchie, et amusée.

— Tu pourrais démarrer de la sorte, me répondit Julio : « Je ne me rappelle plus comment j'ai découvert qu'on organisait un concours de contes. » C'est un bon

démarrage, qui ne t'engage à rien, mais qui introduit une sorte de suspense. Et tu introduirais juste après un personnage qui aurait un aspect marginal et fantastique. Ce serait lui le conteur.

— Pas mal ! dis-je sans véritable conviction pour me donner le temps de réfléchir.

— Et puis, poursuivit Julio, tu ferais en sorte que l'on ne sache plus si le narrateur est narrateur ou personnage du conte du personnage marginal...

— Saperlipopette ! m'exclamai-je, voilà qui se complique ! Une manière de mise en abîme ?

— C'est cela ; un conte, c'est un conte, répliqua Julio, il faut à la fois surprendre et interroger le lecteur.

— Et ce marginal, quel nom lui donnerait-on ?

Julio plissa les yeux longuement. Son visage s'illumina soudain et il me dit tout simplement : « Le Viscache ? »

Visiblement, Julio s'y connaissait nettement mieux que moi. Il devait avoir réfléchi à la question. Ou encore avoir beaucoup lu.

Julio ouvrit un tiroir, fouilla quelque peu et sortit de dessous une chemise. « Tiens, regarde ça, me dit-il, ça te donnera sans doute une idée. »

Il y avait là quelques feuilles, que je lus aussitôt, fébrilement. Le titre, *El Viscacha*, me fit hausser les sourcils. Lorsque je refermai la pochette, j'étais quasiment désespéré. « Ma parole, mais c'est toi le conteur ! Tu avais tout prévu, même mes questions, n'est-ce pas ? » Un clignement d'œil malicieux me répondit.

Olivier Salon



Je ne me rappelle plus comment j'ai découvert qu'on organisait un concours de contes. C'était peut-être par mon très cher ami d'enfance, Pedrito, qui a une sœur, qui a elle-même une amie et cette amie a une copine cubaine dont le nom est Ana Iris. Je crois que c'est de là que l'information m'est venue car dans le petit cercle de mes camarades on savait que j'avais un goût pour l'écriture. En vérité, je ne m'étais livré, si l'on peut dire, qu'à quelques gribouillis avec l'alphabet. Mais le fait qu'ils avaient pensé que cette annonce pouvait m'intéresser me stimulait. De là à avoir la capacité d'écrire un conte, il y avait de la marge.

D'abord, tirer au clair ce qui était demandé : les feuillets. Deux lignes de blanc. La structure du conte. Devait-elle être linéaire : début, développement, fin ? Fallait-il qu'il maintienne le suspense pour que le lecteur aille jusqu'au bout ? Devait-il être comme ceux que racontent les grand-mères ou une chose hermétique ?

Avec beaucoup ou peu de personnages ? Avec des morts pour le rendre plus captivant ? Champêtre ou citadin ? Raconté à la première personne ou par la voix d'un narrateur ?

Tous ces doutes et beaucoup d'autres n'ont pas diminué mon enthousiasme. J'ai fait de Pedrito mon confident et mon complice. Après d'innombrables élucubrations, nous sommes arrivés à la conclusion qu'il y aurait du bon à consulter le Viscache.

Le Viscache est un homme mûr ayant l'aspect d'un vieillard qui vit très isolé dans une cabane qu'il a lui-même construite. Le Viscache n'est pas un illettré. Il avait en d'autres temps des prétentions d'écrivain. À une époque, il était marchand ambulant et, à l'occasion, il écrivait des lettres, surtout des lettres d'amour, sur les marchés du dimanche. Il s'appropriait trois cageots sur le marché, il en utilisait un pour s'asseoir et les deux autres comme bureau, avec un carton sur le dessus sur lequel étaient posés un encrier avec une plume, du papier blanc et une petite pancarte qui disait : « J'écris des lettres. » Lettres qui, pour la plupart, étaient le produit de son imagination. C'est de là que remonte sa réputation d'« écrivain ».

En réalité, le Viscache s'appelle Juan Monteagudo. Le surnom de Viscache est venu d'un comique

globe-trotteur argentin arrivé un jour par hasard au village qui s'était exclamé en le voyant : « Pardi, camarades, voici le vieux Viscache ! » Et c'est ainsi que le surnom lui est resté.

De ce jour-là, plus personne ne l'appellerait Juan. Ce surnom s'était imposé à l'Argentin en souvenir du très curieux personnage du célèbre poème Martin Fierro, parce que le Viscache était un peu négligé – il avait laissé pousser ses cheveux et sa barbe – et toute sa personne était d'un gris de cendre. Les gens ont commencé à l'appeler simplement : le Viscache.

On y va, on y va, nous sommes-nous dit, et on y est allés.

Le Viscache nous a regardés avec étonnement quand nous sommes arrivés à sa cabane parce qu'en général les enfants et les jeunes se moquaient tout le temps de lui. En un rien de temps, il nous a instruits sur les feuillets, les lignes de blanc, les espaces. Ce qui est curieux, c'est que nous avons vu sur des étagères de vieux bois des cahiers jaunis. Mon regard a croisé celui de Pedrito et j'ai immédiatement distrait le Viscache pour que Pedro puisse soustraire trois cahiers. Pendant que mon ami volait, le Viscache me disait qu'il était étonné que nous ne soyons pas venus le voir pour nous moquer de lui et que notre visite avait donné une

couleur différente à cette journée. Il était habitué à un train-train mortifère et pensait que, dans l'au-delà, parmi l'infini des jours, ses jours passeraient divers et variés, en imaginant surtout qu'il pourrait choisir et changer de personnalité.

Nous avons vu deux couteaux et une petite table dont il se servait pour cuisiner et manger. L'un de ces couteaux était assez grand. Nous avons vu aussi sur le sol, dans un coin juste en dessous de l'unique poutre de sa cabane, une longue corde. Il nous était impossible de prendre le grand couteau et la corde longue et épaisse. Nous avons pensé qu'à une autre occasion nous pourrions peut-être enlever de sa cabane ces objets de mauvais augure.

Nous avons donné au Viscache un maté nouveau et un kilo d'herbe que nous avions apportés pour le remercier de son éventuelle collaboration. Nous sommes alors partis avec notre petit larcin, bien décidés à en profiter.

Comme nous nous dirigeons vers le centre, nous avons été surpris de voir un groupe de gens qui, derrière de grandes fenêtres ouvertes, écoutait quelqu'un avec une très grande attention. Nous sommes entrés dans une vaste cour et, sans aucune difficulté, dans la salle de conférence. Nous nous sommes rendu compte

que ce bâtiment abritait l'Orchestre symphonique des jeunes de la ville. Nous étions surpris par les gestes du conférencier.

Le conférencier était en réalité un jeune chef d'orchestre qui avait la particularité d'avoir abandonné sa baguette de chef. Il expliquait comment on pouvait diriger un orchestre sans baguette. « Il n'est pas obligatoire, disait-il, de diriger un orchestre avec une baguette. La musique peut être dirigée de façon plus expressive, avec son propre corps, en mouvant le torse, en mouvant les bras, en mouvant les jambes, en mouvant la tête, avec les expressions du visage, en laissant parler les doigts de toutes les manières, sauf une qui consiste à lever l'index, surtout celui de la main droite, et prétendre diriger ainsi. » Il expliquait que l'index dressé remplaçait inconsciemment la baguette. Pour lui, c'était comme une trahison de la modernité.

Nous nous sommes regardés, Pedro et moi, et nous nous sommes dit en écoutant ce qu'il disait que cela pourrait faire partie d'un conte dans le monde de la musique. Nous avons gardé l'idée en réserve, sachant que nous ne savions même pas gratter une guitare.

Rentrés tard à la maison, nous avons convenu, Pedrito et moi, de nous revoir le lendemain pour

déchiffrer les trois cahiers du Viscache. Puis, je suis allé dormir en me disant que peut-être les rêves m'apporteraient le début d'un conte.

Le lendemain, j'ai inscrit sur une feuille de papier une série de mots provenant de mon rêve :

crocodile

vieille femme

baguette magique

poussièreuse

homme avec moustache et chapeau noir

une fille au loin

fumée de train

la corde du Viscache

une nuit qui ne se termine jamais

une source sans eau

le bois qui s'éloigne du village

la monotonie quotidienne

faux desserts aux fruits

le mouchoir de Margarita (personne que nous rencontrerons peut-être un jour)

chaussure de boiteux

filou au visage d'ange

lapin toujours en vie

fenêtre sans lumière

miroir sans reflet

image de mariée perdue

affaires poussiéreuses

verdict du juge

ombre révélatrice

chemin sans retour

Avec lui j'ai commencé à lire et à déchiffrer un des cahiers du Viscache. C'était étrange que ce soit le premier cahier qu'il ait écrit car sur la première page était inscrite la date – cela ne nous avait pas tout de suite sauté aux yeux – mais la phrase suivante nous a fait revenir en arrière parce que le Viscache signalait que Juan Indulgencia était né à cette date-là. « Or, Juan Indulgencia, c'est toi ! » s'est exclamé Pedrito. Puis, nous avons lu différents passages dans lesquels apparaissaient le prénom et le nom de Pedro Cortes, Pedrito, mon grand ami. Au fil de ce qui était écrit, le Viscache ajoutait à son récit des faits que Pedrito comme moi reconnaissons peu à peu : lieux, événements, personnages de notre enfance ; des phrases mises dans nos bouches que nous reconnaissons avoir dites mais pas en la présence du Viscache. Et ce petit costume que, dans mon enfance, ma mère avait confectionné pour moi, costume que je n'aimais pas parce que je me sentais travesti et dur en le portant. Sans compter la prévision des blagues de mes amis du quartier et surtout le silence consterné de Pedrito.

Le Viscache décrivait la tenue avec une grande précision, aussi bien la couleur gris clair du modèle, le ruban bleu, les gros boutons, les souliers bien cirés et les chaussettes blanches assorties. À la lecture de tout cela, le costume m'est revenu en mémoire comme si c'était hier.

Le Viscache notait quantité de détails dans son cahier ; comme par exemple quand Pedrito a failli se noyer dans le fleuve où nous étions allés seuls et duquel, par bonheur, à l'aide d'une branche sèche, j'avais pu l'aider à sortir. C'était un secret entre Pedro et moi parce qu'à cette époque de notre adolescence, nos familles nous avaient interdit de nous approcher du fleuve.

Nous nous demandions qui avait bien pu raconter cette histoire au Viscache. Histoire dont nous n'avions parlé à personne et dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

De la même façon, comment le Viscache avait-il pu être au courant de nombreux détails relatifs au mariage de ma grande sœur ? Il n'avait d'aucune manière été convié à la noce, moi qui y étais, je n'avais vu le Viscache dans aucun des lieux de l'hôtel-restaurant où avait été célébré le mariage.

Et comment le Viscache pouvait-il avoir connaissance de tous ces faits ayant eu lieu à différents moments

de la vie de Pedrito et de la mienne ? De la même façon, les sottises que j'écrivais apparaissaient quasi à l'identique dans son cahier.

À la fin du troisième cahier, le Viscache racontait que Pedrito me prêtait assistance pour que je puisse écrire un conte. Notre étonnement allait chaque fois grandissant au point que nous commencions à avoir un peu peur. C'est ainsi que nous avons décidé d'enquêter sur la vie du Viscache.

Effectivement, il avait été marchand ambulant dans sa jeunesse. Une longue période imprécise s'en est suivie et, au bout du compte, il se disait que, ayant rendu une aide confuse, peut-être bien avec le couteau que nous avons vu dans sa cabane, le chef du village qui, plus tard, a gagné la municipalité et a été maire très longtemps, lui a alloué une petite pension à vie en remerciement de sa « collaboration », ce qui lui a permis de subvenir à ses besoins de base. Tout cela était grosso modo de notoriété publique. Ce qui restait dans le flou, c'étaient trois années pendant lesquelles le Viscache avait disparu du village.

Selon certains, avant sa disparition, un cirque avait installé son chapiteau et on disait que le Viscache aurait été ébranlé par le monde du cirque et serait parti avec lui.

Là, il avait pu apprendre le métier de marionnettiste et avec la rhétorique qu'il avait acquise en rédigeant sur demande des lettres d'amour et d'autres textes imaginaires, le Viscache aurait été en mesure d'inventer des histoires et de créer des personnages pour ses représentations de marionnettes.

Les représentations qu'il avait données ne l'ont pas été dans notre village mais dans un autre éloigné de celui-ci de quatre ponts. Très peu de choses circulaient sur son activité, car, en grande partie en raison de son caractère irascible, le Viscache avait été tenu relativement à l'écart de la vie du village.

Pedro et moi avons décidé de tirer au clair tout cela. Pour ce faire, nous avons organisé une rencontre à la cabane du Viscache et nous lui avons apporté deux kilos d'herbe pour le maté.

Tandis que je couvrais d'éloges le Viscache en lui faisant part de mon admiration pour les gens comme lui capables d'inventer des histoires, Pedrito s'emparait d'autres cahiers.

En plus de l'herbe à maté, Pedrito avait eu la bonne idée d'apporter aussi une petite bouteille d'aguardiente. Un peu surpris et flatté par notre comportement, il a trinqué avec nous en apportant deux petits pots qu'il détenait, un pour lui et l'autre pour nous deux. Nous

avons récidivé, ce qui a délié la langue du Viscache qui nous a confié qu'il avait suppléé à la monotonie de sa vie en racontant des histoires, pas seulement pour ses marionnettes mais pour, comme il disait, ses marionnettes mentales et il nous assurait qu'avec de la fermeté, de la volonté et une force dont il ne savait d'où elle venait, il pouvait donner une vie véritable à ses personnages. Les sortant d'un vieux tiroir, il nous a montré les marionnettes qu'il avait animées loin du village. Il assurait que ce n'était rien de plus que des petits morceaux de bois représentant des personnages actionnés avec des fils et que son but, à cette époque, était de voir comment transcender cette vie inventée qui restait inerte quand les marionnettes regagnaient leur tiroir.

Dans les vapeurs de l'aguardiente, il était à présent « le Marionnettiste » (oublié le Viscache) et voyant en nous un public qu'il n'aurait jamais imaginé, il nous dit en s'agitant un peu qu'il allait nous faire une petite surprise.

Déplaçant de longs chiffons noirs qui pendaient du plafond, il nous a fait pénétrer dans un petit espace plongé dans la pénombre. Ici, nous a-t-il dit, « avec l'aide de l'au-delà, je crée et donne vie à de nombreux personnages. Beaucoup de ces personnages parfois m'échappent. La plupart ont une double vie, ici dans ce

réduit, et aussi dans le village où ils partagent leur vie avec beaucoup d'autres que j'ai aussi inventés. »

« Dans le souci d'être réaliste, je n'ai pas uniquement inventé les personnages mais aussi leur environnement, leurs maisons, leurs rues, leurs arbres, fleuves, rites, coutumes, amours, duels, maladies, miracles, cimetières, desserts, jouets, regards, rancunes, combinaisons, un brin d'optimisme fantasmé, un passé, des laissées-pour-compte, des nouveau-nés ajournés, des eaux à ne pas boire, des tramways chamarrés, la loterie et, en un mot, TOUT. »

Profondément secoués, Pedrito et moi avons compris que nous devions nous échapper d'urgence de ce lieu. Pedrito a eu l'idée de simuler un malaise en s'agenouillant sur le sol. « Nous devons nous en aller, vu la situation, je dois accompagner Pedrito jusqu'à chez lui pour qu'il se rétablisse », ai-je dit au Viscache. Et, pensant au « Viscache », je me suis dit que je pourrais reprendre ce personnage vraiment étrange, quasi maléfique, et l'assigner à l'oubli dans sa cabane.

Dans la rue, Pedrito et moi étions confus, sonnés, incapables de réfléchir et encore moins de penser aux conséquences de cette situation qui nous agitait. Marchant lentement sans parler, nous nous sommes dirigés en premier lieu vers la maison de Pedrito ; pour la

rejoindre nous devions passer devant l'église où Pedro m'a dit : « Et si nous demandions conseil au curé ? » « Pas question », ai-je répondu. Nous savons depuis longtemps que l'église est un repaire de pédophiles, le curé d'aujourd'hui parvient très bien à cacher son jeu mais le précédent a battu des records scandaleux en maltraitant les enfants et les jeunes. J'avais hérité de mon père ouvrier cette réaction anticléricale.

Nous nous sommes séparés devant la porte de la maison de Pedrito.

Chez moi, j'ai avalé quelque chose sur le pouce et me suis mis au lit, l'esprit confus.

Demi-sommeil, agitation, bribes d'idées, panique. Entre veille et début de cauchemar, moitié éveillé, moitié dormant, le Viscache-Marionnettiste m'est apparu, sardonique, faisant de grands gestes et me révéla dans une sorte de brouillard : « Ce que je ne pouvais te dire lors de la visite que tu m'as faite, je te le dis maintenant : "Toi et Pedrito vous êtes deux de mes personnages. Je vous ai inventés. Vous m'appartenez. Je décide de votre avenir dans mon espace obscur. Ne cherchez plus à écrire un conte parce que vous êtes des personnages de mon conte." »

Cet horrible cauchemar m'a laissé au lit jusque vers midi. Plus tard j'ai revu Pedrito. Il m'a raconté qu'il

avait fait un cauchemar horrible et ce cauchemar était exactement le même que le mien. Nous nous réconfortions comme nous pouvions. Nous ne savions vers qui nous tourner ni quoi faire. Nous sommes allés jusqu'au fleuve, sans entrer dans l'eau, nous nous sommes couchés dans l'herbe et nous nous sommes endormis en même temps.

Un personnage inattendu est apparu dans notre rêve. Ce n'était pas une fée comme dans les contes, qui apparaît lumineuse, vêtue de blanc dans un ciel bleu sous une auréole protectrice. Le personnage était un homme, à l'aspect un peu imprécis qui, d'une voix calme parfaitement articulée, nous a dit : « Écoutez avec une grande attention ce que je vais vous dire car votre vie en dépend. » Et il a ajouté : « Vous devez réinventer le Viscache, voilà la solution. Pour cela, vous devez écrire un conte dans lequel le Viscache est un personnage anodin, secondaire, sans importance, volatil. C'est évidemment un personnage que vous aurez inventé de toutes pièces, une pure invention. Ainsi, le Viscache, dépossédé de tout, inoffensif, incapable d'écrire quoi que ce soit, s'évaporerait. »